# Théâtre Français. *Le Misanthrope*.

Voici le troisième triomphe du *Misanthrope* et des acteurs qui fait de cet antique chef-d’œuvre une nouveauté à la mode. Le comique de Molière, dans cet ouvrage, n'a rien qui effarouche notre délicatesse ; on lui pardonne son naturel, son bon sens, sa vérité, son énergie ; tout y est noble et décent ; on n'y trouve aucune de ces expressions proscrites par le bel usage, et qui alarment la pudeur virginale des jeunes de notre parterre. Les coquettes seules pourraient se plaindre qu'on dévoile leurs secrets, et que leur portrait est trop ressemblant ; mais il n'y a guère aujourd'hui de es coquettes qui n'ont que de l'orgueil, qui ne veulent que des hommages, et qui n'accordent aux hommes que des paroles : nos coquettes aiment plus naturellement, et ne ressemblent point du tout à celle du *Misanthrope*, laquelle est dans ce genre le beau idéal. Ainsi tout le monde se réjouit de ce succès étonnant, qui rajeunit Molière.

Lorsque le fameux comédien Baron, après trente ans d'absence, remonta sur le théâtre, il joua *Le Misanthrope*, et n'attira pas un grand concours : c'est un fait sur lequel Voltaire se permet des réflexions qui sentent l'hérésie, et qu'il est à propos d'examiner. « Cela confirma, dit-il, l'opinion où l'on était que cette pièce serait plus admirée que suivie. Le peu d'empressement qu'on a d'un côté pour *Le Misanthrope*, et de l'autre, la juste admiration qu'on a pour lui, prouvent peut-être plus qu'on ne pense, que le public n'est point injuste : il court en foule à des comédies gaies et amusantes, mais qu'il n'estime guère, et ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissante. Il en est de comédies comme des jeux ; il y en a que tout le monde joue ; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins et plus appliqués. » Il y a du venin dans cette doctrine qui tend à n'accorder aux véritables chefs-d’œuvre qu'une admiration stérile qui les relègue en quelque sorte dans la solitude du cabinet, tandis que les applaudissements du théâtre, l'empressement de la foule, et les succès utiles sont le partage de pièces peu estimées dont l'unique mérite est de réjouir les ignorants et les sots.

Voltaire paraît persuadé que le public *n'est point injuste* quand il abandonne les chefs-d’œuvre pour courir à des pièces médiocres qu'il n'estime pas. Cette opinion est fausse et dangereuse : le public, en agissant ainsi, non seulement est injuste, mais il est fou ; ce travers le déshonore, décourage les talents, et perd la littérature. Au lieu d'approuver un tel égarement, le devoir d'un littérateur est d'instruire et d'éclaire la multitude qui s'égare ; de lui faire sentir le mérite et les beautés des pièces qu'elle néglige, la frivolité et le ridicule des ouvrages dont elle s'engoue mal à propos : c'est ainsi qu'on peut la ramener au bon goût ; telle est l'utilité et l'importance de la saine critique, lorsqu'on sait la rendre agréable aux gens du monde, et la mettre à la portée même du peuple, en lui faisant de l'instruction un amusement. C'est ce que Voltaire aurait fait mieux que personne, et ce qu'il s'est bien gardé de faire ; il avait plus besoin des erreurs que des lumières de ses contemporains ; il n'était pas de son intérêt que le public vit trop clair en littérature comme en morale et en politique ; il a trompé son siècle, et c'est ce qui fait que je juge quelquefois avec une certaine sévérité, des ouvrages dont je pénètre trop bien l'intention.

Ce qui me blesse surtout dans le passage de Voltaire que je viens de citer c'est la supposition injurieuse que *Le Misanthrope*, tout admirable qu'il est, n'est ni gai ni amusant, supposition d'où se tire naturellement cette conclusion secrète et maligne, que le public fait bien d'abandonner une production grave, sérieuse et même ennuyeuse, telle que *Le Misanthrope*, pour courir à ce qui le réjouit, puisque enfin il ne va à la comédie que pour s'amuser : tous ces sophismes sont empoisonnés, toutes ces propositions sont mal sonnantes ; la comédie du *Misanthrope* ne serait point admirable si elle n'était pas comique, puisque toute bonne comédie doit l'être. Ce qu'on admire le plus dans la pièce, c'est cette alliance si rare de ce que la raison a de plus sage avec ce que l'esprit a de plus piquant, de l'instruction la plus solide avec la plus fine plaisanterie : l'ouvrage est aussi amusant, aussi réjouissant, qu'il est moral et profond ; partout l'enjouement et la gaieté, la satire des meurs, se mêlent à la philosophie : c'est là, plus qu'en aucune autre de ses productions, que Molière atteint la perfection en réunissant l'utile à l'agréable.

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Cette comparaison des jeux avec les comédies n'est qu'un jeu très frivole de l'esprit de Voltaire ; il n'y faut chercher aucune justesse : j'ai connu des gens fort bêtes qui jouaient supérieurement aux échecs. Ce serait un grand malheur pour la littérature, si les spectateurs des bonnes comédies de Molière n'étaient pas en plus grand nombre que les bons joueurs d'échecs. Ces comédies exigent encore moins d'application que les jeux ordinaires que tout le monde joue dans la société ; elles amusent bien davantage.

Le but secret des éloges perfides et des critiques malicieuses de Voltaire, est de présenter *Le Misanthrope* comme un ouvrage où il y a de belles peintures de mœurs, de belles conversations, sans action et sans intérêt, comme un ouvrage un peu amusant, qui n'est pas à la portée de tout monde, et ainsi qu'il dit formellement lui-même, *plus propre à être lu qu'à être joué*. Son intention est d'engager tous les gens du monde à préférer *Le Tartufe* au *Misanthrope*. Voltaire et ses disciples n'aiment point *Le Misanthrope*, où les déclamateurs et les frondeurs sont tournés en ridicule ; leur pièce favorite est *Le Tartufe*, où l'on raille les dévots : ils se flattent que les faux dévots ayant en apparence tant de choses communes avec les vrais, on les confondra tous dans le même mépris.

C'est un grand honneur pour Fleury de réussir si bien dans une pièce où le célèbre Baron avait échoué, et de faire courir tant de monde à ce même *Misanthrope* qui, dans les mains de ce fameux acteurs, en attira si peu, si l'on en croit le témoignage de Voltaire et j'incline à le croire : il avait vu Baron. Lorsque ce comédien remonta sur la scène, en 1720, Voltaire avait vingt-six ans : mais le témoin, s'il eût été de bonne foi, aurait dû nous dire que Baron avait alors soixante-huit ans ; qu'il avait plus de noblesse, de décence et de grâce, que de chaleur et d'énergie ; qu'il réussissait surtout dans l'expression de la galanterie et de la tendresse. Il est probable que Baron ne joua pas alors le misanthrope aussi bien que Fleury le joue aujourd'hui : peut-être la Célimène de ce temps-là ne valait-elle pas la nôtre ; et si *Le Misanthrope* ne fut pas alors suivi, ce ne fut pas la faute de l'auteur et de l'ouvrage, mais plutôt celle des acteurs.

La gloire de Fleury n'a point d'envieux, du moins les envieux, s'il en est, ne se montrent pas ; ils parlent comme tout le monde : on désire que son talent puisse être immortel pour l'honneur du théâtre et le plaisir du public ; on veut du mal au temps qui ne respecte rien, et même à nos jouissances quelques inquiétudes. La réputation de cet acteur est ancienne ; celle de Mlle Mars, dans l'emploi de coquettes, est toute jeune encore, et n'est pas à l'abri de quelques contradictions.

Cette actrice a quinze ans de théâtre ; elle y est entrée presque enfant, elle y a joué d'abord des enfants, puis les jeunes filles ; elle n'a pas acquis tout de suite le charme et la perfection qu'on lui voit dans les ingénuités. Son jeu éminemment naturel a été senti quelque temps avant d'être apprécié ; elle a fait plaisir avant d'être applaudie ; on regardait presque son talent comme un aimable enfantillage, on n'en soupçonnait pas le mérite. Je suis le premier qui ait averti le public de ce qu'il valait. Frappé de cette perfection d'autant plus admirable que l'art ne s'y montrait point du tout, j'ai marqué mon étonnement de ce qu'on se contentait de rire de ces naïvetés délicieuses, tandis qu'on applaudissait les défauts dans les autres. Le public a reconnu son injustice, et quoique le rire soit par lui-même un applaudissement dans la comédie, on y a joint des battements de mains plus flatteurs pour l'amour propre d'une actrice.

Sa réputation dans les ingénues s'est accrue rapidement, et n'a jamais été contestée ; il semble même qu'on n'affectât de la louer comme unique en ce genre, qu'afin de l'y fixer irrévocablement, et d'un borner son essor : c'est lorsqu'elle a voulu marcher sans lisière et s'éloigner de sa bonne, qu'on a crié, et moi comme les autres, qu'elle sortait de sa sphère. On la punissait alors d'être si parfaite dans les ingénues ; mais elle s'est raidie contre le préjugé ; elle s'est entêtée, malgré tout le monde, à faire d'une ingénue une coquette ; et le succès le plus complet a prouvé que cet entêtement n'était que le sentiment de ses forces.

L'ingénuité, si opposée à la coquetterie, s'en rapproche plus qu'on ne pense ; un des grands artifices des coquettes est d'imiter les ingénues ; et même, dans les petites filles, l'ingénuité n'est souvent qu'hypocrisie. On reproche à Mlle Mars des manières enfantines qui, dans une coquette, font voir quelquefois une petite pensionnaire. Il me semble que des airs de jeunes filles sont un mérite plutôt qu'un défaut dans une coquette, quand ils ont de la noblesse et de la grâce. Le sublime de l'art des coquettes n'est-il pas de se rendre jeunes, et de paraître enfants, de couvrir leur expérience profonde d'un vernis d'innocence, de feindre la sincérité, de contrefaire le sentiment ? Il arrive aux consœurs de Mlle Mars quelque chose singulier ; leurs critiques sont des éloges, et leurs éloges sont des critiques.

Trois représentations du *Misanthrope*, où Mlle Mars s'est surpassée, et qui ont été honorées du plus brillant concours, confirment son succès, et ne laissent pas douter de son talent ; mais sa gloire en ce genre est si neuve et si fraîche, que, pour la consolider et pour l'affermir, il lui faut quelques contradicteurs ; son mérite deviendrait suspect si, dans les commencements, il n'était pas un peu contesté. Pour moi, je suis un converti qui n'en ai que plus de poids pour prêcher les incrédules ; je ferai, j'espère, pour la coquette, ce que j'ai fait pour l'ingénue.

Geoffroy.